

Casal de Catalunya de Paris

Calçotada à Fontainebleau

Plus qu'un centre culturel, le Casal de Paris est avant tout un point de ralliement.

Castells, gastronomie, langue : expatriés et fils d'expatriés s'y retrouvent pour vivre leur identité catalane.

On n'improvise pas une grillade en région parisienne, surtout en plein mois de mars. Mais rien n'effraie le Casal de Paris, qui a l'habitude de braver les giboulées et le manque de sarmets. Avec une logistique digne du D-Day, les membres de l'association ont dressé, à quelques kilomètres de Paris, dans le jardin paroissial du très chic village de Fontainebleau, des tréteaux, des cubis de vin de pays, et des grilles sur le feu, qui doivent accueillir les calçots importés des lointaines terres de l'Ebre. Un peu avant midi, des couples venus avec leurs enfants, quelques retraités et des jeunes étudiants sont venus assister à la performance des Castelliers de Paris. Ce dimanche, en guise d'apéritif, sous le ciel orange de la Seine-et-Marne, se dresse une petite tour humaine de trois étages, coiffée par de jeunes parisiens d'une dizaine d'années.

Faire pinya

Jordi, qui dirige la colla des Castelliers de Paris, s'est installé voilà huit ans à la capitale. Il affirme sans ambiguïté : « Aujourd'hui, je me sens chez moi à Paris. Je me sens parisien ». Pour autant, on n'abandonne pas sa catalanité aussi facilement. En 2015, Jordi intègre un groupe d'expatriés barcelonais, qui ont alors l'idée de monter la Colla Castellera, en s'appuyant sur le réseau du Casal de Paris. Mais dans la ville d'Eiffel, organiser des tours humaines n'est pas une aventure

des plus aisées. « Ce n'est pas facile d'être casteller parisien. Nous sommes constamment à la recherche de nouvelles personnes : il y a beaucoup d'arrivées et de départs parmi les étudiants qui restent 6 mois ou un an pour leur diplôme ou des recherches, et rentrent après au pays. L'autre grand problème, c'est que les institutions locales méconnaissent la tradition castellera, et s'en méfient un peu ». En effet, difficile pour certains parents de laisser leur progéniture grimper les deux ou trois mètres de hauteur, en s'accrochant aux vêtements de leurs camarades. « C'est compliqué, parce que beaucoup y voient un sport dangereux et accidenté, mais pas la dimension solidaire et collective ». Difficile aussi de trouver un local pour s'entraîner dans les meilleures conditions, et la colla parisienne, à l'instar des colles barcelonaises, vit une certaine « précarité castellera », comme on la désigne en Catalogne : manque de locaux, hausse du prix du foncier et de la location des salles, et en prime, peu d'espaces adaptés pour accueillir en toute sécurité les sportifs. « Néanmoins, nous vivons au rythme d'un calendrier qui nous permet de nous retrouver, entre les événements du Casal, comme la Sant Jordi, notre anniversaire, en octobre, ou des rencontres avec les autres colles internationales. Tous les deux ans, nous nous rendons à Tarragona au concours de Castells, et on retrouve les colles de Castelliers de Londres, Copenhague, Berlin, Madrid... ».



La colla Castellera de Paris a été créée en 2015.

Aux côtés du Casal, les castellers sont un véritable moulin linguistique, et certains novices complètent leur formation avec des cours de catalan à la Sorbonne.

Moulin linguistique

Une recette casolana qui brasse aussi les générations : entre les rangées de tables, des enfants s'amuse à apostropher dans les deux langues, entre un accent pointu de titi parisien, et un catalan parfait qui semble surgir tout droit de la Garrotxa. Montse Pacheco, présidente du Casal, explique : « Depuis le Casal, nous proposons une offre culturelle variée. Nous organisons par exemple des ateliers linguistiques : beaucoup de couples sont composés d'un parent français et de l'autre catalan, et à la maison, ils utilisent les deux langues avec leurs enfants. Avec le Casal, nous voulions proposer un rendez-vous entre les plus jeunes, pour qu'ils normalisent leur situation linguistique et qu'ils utilisent un peu de catalan hors de la maison. Et ça marche. Des familles viennent nous retrouver spontanément pour s'inscrire à nos activités ». Régulièrement, des ateliers de langue, de cuisine, de littérature, ou des événements festifs sont organisés aux quatre coins de la capitale. Une programmation renouvelée dernièrement, mais qui a su conserver la ligne directrice de l'association : depuis sa création, dans les années 1920, le Casal a toujours été un « punt de trobada », un point de chute entre les expatriés.

A l'origine, le Casal était avant tout un cercle intellectuel, composé d'artistes catalans, peintres et écrivains qui se retrouvaient à Paris au début du siècle dernier. « Ce cercle

a disparu dans les années 1930 » reprend Montse « mais s'est reformé avec les exilés de la Guerre d'Espagne, entre 1938 et le début des années 1940. D'abord association informelle et solidaire, le Casal s'est officialisé en 1947 », suite à l'exil de 500 000 Espagnols, après la victoire de Franco.

« Leur vie était ici »

En pleine dictature franquiste, Paris est un des points de ralliement des exilés politiques et des intellectuels, qui fuient la répression, les geôles, les camps et la censure. « J'ai connu beaucoup de ces exilés, quand j'ai intégré le Casal dans les années 1990 » se rappelle Montse. « Certains n'ont jamais voulu retourner en Catalogne, même après la mort de Franco. Beaucoup sont morts à Paris, parce que leur vie était ici : ils s'étaient mariés, avaient eu des enfants ». Dans les années 1960, le Casal regroupe alors 500 adhérents, et se structure entre une troupe de théâtre, des ateliers de poésie et une équipe de football. « Dans les années 2000, nous avons eu besoin de rajeunir l'association » continue Montse. « Nous nous sommes donc rapprochés des Basques, avec des ateliers de cuisine, mais surtout des Catalans du nord. C'est ainsi que nous avons rencontré Etienne Bataille ».

Du nord au sud

Originaire de Formiguères, mais installé en région parisienne depuis son enfance, Etienne est aussi président de l'Amicale des Catalans de Paris, cercle associatif d'expatriés originaires de la Catalogne fran-

çaise. Ce jour-là, c'est lui qui s'occupe de faire griller la viande et les pommes de terre, roulées dans de l'aluminium et plongées dans la braise. « Elles viennent de Matemale » plaisante-t-il avec un clin d'œil. « J'ai cherché une saucisse qui ressemble le plus à celle de chez nous, mais il n'en existe pas de pareilles ». Celle qui grille sur la braise est plus épaisse, en effet, et plus claire. Certains traits culturels sont plus difficiles à exporter que d'autres. « C'est tout un merdier de faire griller ici » confirme Etienne, « nous avons dû faire sécher du bois pendant une semaine pour s'assurer qu'il soit sec aujourd'hui ». En effet, contrairement à la Catalogne, le paysage environnant est humide, touffu de bois verts, de prés et de pâturages. De son côté, Etienne entretient la flamme qui anime depuis 1946 l'Amicale des Catalans de Paris et d'Ile de France. Cependant, il confie : « Historiquement, les Auvergnats étaient mieux organisés que les Catalans. Pourtant, nous avons de très bons produits à vendre pour faire valoir et présenter le territoire. Par exemple, dernièrement, j'ai convaincu le caviste de Fontainebleau d'importer du Banyuls et du Rivesaltes. Désormais il en vend par cartons entiers ». Etienne est coupé par une jeune étudiante, qui passe bouteille en main : « Vous voulez du vermouth ? ». L'alcool, un des « soft-power » les plus puissants de l'identité catalane : à la fin du repas, on débouche aussi une bouteille de Ratafia des Pyrénées. Alors que les adultes traînent à table, des enfants profitent des dernières braises pour faire griller des marshmallows. Un des enfants s'exclame : « Maman ! On són els caramels ? » La relève est assurée.



En rang d'oignons, les calçots ont fait du voyage avant d'atterrir sur la braise de Fontainebleau.